

novembre
2019

Cahier spécial

LERAVI.ORG

leRavi
ENQUÊTE  SATIRE

Les ambassadeurs de citoyenneté

Durant huit mois, de mars à octobre, le Ravi a suivi les jeunes Marseillais de 14 à 20 ans, inscrits dans le programme Jeunes des deux rives. Issus des centres sociaux et maisons pour tous gérés par la Ligue de l'enseignement, à travers des ateliers thématiques sur les valeurs de la République, ces jeunes vont devenir des passeurs de citoyenneté

Ce samedi matin du 23 mars, le soleil brille sur le Vieux-Port de Marseille, et pas un jeune ne manque à l'appel. « Je me suis levé très tôt », confie un ado. « J'ai presque dormi habillé ! », sourit un autre. Sac au dos, ils sont plus d'une centaine à embarquer pour les îles du Frioul où ils vont passer le week-end. Ils viennent des quartiers nord de Marseille et font partie pour la majorité des centres sociaux et maisons pour tous que gère la Ligue de l'enseignement. Le Frioul n'est qu'à vingt minutes de bateau mais pour la plupart le voyage commence aujourd'hui.

Ces jeunes ados et adultes sont volontaires. Ils ont accepté de participer au projet J2R, Jeunes des deux rives, un programme mis en place par Solidarité laïque à la suite des attentats de 2015, auquel la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône participe depuis deux ans et qui favorise une citoyenneté ouverte sur le monde. Ces jeunes de La Viste, L'Estaque, La Gavotte-Peyret, Saint-Joseph, Consolat, Kléber, La Solidarité, Les Lilas, Les Musardises... deviennent, à partir de ce jour ensoleillé de mars, les ambassadeurs de cette citoyenneté. Certains partiront cette année ou la prochaine rencontrer leurs homologues sur l'autre rive de la Méditerranée ou en Europe autour d'un chantier solidaire. Mais pour ça, avant, il faut se former ! Le Frioul est la première étape. Les jeunes y restent pendant deux jours pour appréhender des notions qui leur sont parfois abstraites mais primordiales pour vivre ensemble : valeurs de la République, laïcité, interculturelité et citoyenneté. Ils vont devoir aussi les mettre en pratique car ces nouveaux ambassadeurs vont apprendre à se connaître et à partager les mêmes espaces comme de vrais insulaires.

« À terre, il faut éviter de piétiner la (très rare) végétation, ramener déchets et mégots. Il est



interdit de camper, de bivouaquer, de cueillir plantes et végétation, de faire du vélo et de l'escalade. Interdit de faire du feu... » Telles sont les précautions à prendre pour rester sur ces îles protégées ! Nos ambassadeurs vont devoir être exemplaires. « Et il le sont ! En les amenant dans ce lieu privilégié, dans un cadre agréable, on leur montre du respect et de la dignité, et ça c'est important », souligne Suzanne Guilhem, présidente de la Ligue

de l'enseignement des Bouches-du-Rhône (entretien page 1).

Une île et des possibles

Les jeunes sont regroupés dans la salle principale du centre de vacances Léo Lagrange où ils sont hébergés. « Ces deux jours vont être conviviaux, mais il y a aussi un temps de travail autour de valeurs qu'il faut connaître pour pouvoir les mettre en action,

explique la présidente. Vous allez gagner en autonomie, on va vous faire confiance car vous allez devenir nos ambassadeurs. Pour ensuite aller vers d'autres jeunes et échanger avec eux. On compte sur vous pour nous donner ce goût d'avenir, de vivre ensemble dans la paix et dans la joie. Afin que chacun trouve sa place. »

(suite p. 2)

« Ce n'est pas un simple séjour. On vous offre la possibilité de participer à un séminaire ! Vous avez de quoi être fiers de vous, insiste Djelloul Ouaret du centre social La Gavotte Peyret à Septèmes-les-Vallons et président des *Animateurs sociaux sans frontières*. Vous allez être nos ambassadeurs, ça paraît impressionnant. Mais ce n'est pas un mot anodin. En deux jours, vous allez confronter vos idées et être capables de soulever des choses. »

Le week-end se poursuivra sous forme d'ateliers sur les thématiques de la laïcité et de la citoyenneté (pages 3 et 4). Les jeunes

ambassadeurs se retrouveront une semaine plus tard pour parler égalité homme-femme (pages 5). Puis discrimination en juin (page 8) et développement durable en septembre-octobre (pages 10 et 11). Entre-temps certains seront partis en échange international en Tunisie ou en Allemagne (page 12). Et au moment où nous bouclons ce journal, d'autres sont en train de préparer leurs valises, destination le Maroc.

Trouver sa voix et une voie

Dans le cadre de J2R, l'an dernier le Ravi avait rejoint les jeunes de La Solidarité et de La Gavotte Peyret à Nabeul, en Tunisie, pour parler

journalisme citoyen (*De Marseille à Tunis, les ambassadeurs de citoyenneté*, le Ravi n°163, juin 2018). Et le mensuel régional pas pareil avait animé l'été suivant des ateliers en ce sens lors de la venue des jeunes Tunisiens à Marseille.

Cette année, de mars à octobre, le Ravi a suivi pendant les différents ateliers thématiques la nouvelle génération d'ambassadeurs qui prend la relève. Karim Touche, délégué général adjoint et directeur des services sociaux nous avait formulé ce vœux : « On a envie de les faire parler, beaucoup trop de personnes parlent à leur place. » On est bien d'accord ! À travers

des reportages, des portraits (pages 6 et 7), des verbatims, nous avons restitué leurs paroles. Qu'elles soient spontanées, brutes, pleines de maturité sur certains sujets, pleines de préjugés sur d'autres, tendres, drôles, touchantes, en réflexion, en devenir... L'important, comme n'ont cessé de le répéter leurs encadrants bienveillants, est que ces paroles ne soient plus absentes. Trouver sa voix, s'autoriser à la faire entendre, c'est prendre sa place au monde (1). Et ces jeunes ambassadeurs cheminent pour y trouver la leur.

1. Oser prendre la parole, d'Aurore Debierre, Actes Sud

Samantha Rouchard

Suzanne Guilhem, présidente de la Ligue de l'Enseignement 13

"L'humain est au centre du projet"



leRavi : En quoi consiste le projet Jeunes des deux rives (J2R) ?

Suzanne Guilhem : Dans nos centres sociaux, nous avons des activités pour les ados et les jeunes adultes. On s'est demandé de quelle façon on pouvait impliquer un peu plus les jeunes. Les colonies de vacances ce n'était pas ce qu'il leur fallait. On a eu une autre vision. Depuis près de 4 ans, avec *Animateurs sans frontières* et *Solidarité laïque*, nous essayons de développer des projets internationaux, entre les deux rives de la Méditerranée mais pas seulement puisque certains partent en Allemagne. Avec les années le projet a pris de l'ampleur et de plus en plus de séjours sont organisés.

En quoi consistent ces deux jours de formation au Frioul ?

Depuis deux ans, nous organisons un mini séminaire au Frioul. Il s'agit là de réunir de jeunes adolescents et adolescentes entre 14 et 20 ans, tous issus des huit centres sociaux que gère la *Ligue de l'enseignement* des Bouches-du-Rhône mais aussi d'associations limitrophes. Le but est de former de jeunes ambassadeurs en lien avec les chantiers internationaux qui sont déjà mis en œuvre. Nous les formons aux valeurs de la République afin qu'ils deviennent eux-mêmes des ambassadeurs dans leurs activités futures.

Est-ce que les jeunes participent de leur propre chef ?

Un animateur présente le projet dans chaque centre social et ensuite les jeunes s'inscrivent de façon volontaire. Ils acceptent de s'engager dans la durée. Les animateurs ont été formés et vont former les jeunes à leur tour afin qu'ils soient tous porteurs du projet et deviennent des ambassadeurs.

Pourquoi avoir choisi les îles du Frioul pour cette première session ?

Ce sont des jeunes qui viennent de quartiers et de cités dans lesquelles ils sont un peu enfermés, volontairement ou involontairement d'ailleurs. Pour cette première journée, le choix des îles du Frioul n'est pas anodin, ça leur permet de sortir de leur

Suzanne Guilhem est présidente de la Fédération de la *Ligue de l'enseignement* des Bouches-du-Rhône depuis les années 2000. Et membre du conseil d'administration national depuis 2006. Cette ancienne professeure de mathématiques est arrivée à la FAIL 13 par l'amicale laïque de Callegongue-Sainte Anne qu'elle a créée, avec d'autres, en

1984 et qui y est affiliée. Celle qui se décrit comme « un maillon parmi tant d'autres » insiste sur le travail d'équipe, marque de fabrique de la *Ligue de l'enseignement*, qui permet aux projets d'aboutir. Rencontrée au Frioul, en mars dernier, elle nous parle du projet « J2R », des ambassadeurs de citoyenneté et du vivre ensemble. Entretien.

environnement quotidien et de leur faire connaître un coin de Marseille qu'ils ignorent. Pendant un week-end, ces jeunes sont exemplaires. En les amenant dans ce lieu privilégié, dans un cadre agréable, on leur montre du respect et de la dignité, et ça c'est important. Le côté insulaire permet de se retrouver un peu seuls au monde. Ça facilite la communication entre eux qui ne se connaissent pas forcément puisqu'ils viennent de centres sociaux différents et ça permet de vivre un moment intense autour d'ateliers à la fois ludiques et sérieux sur les valeurs de la République. Le vivre ensemble est un travail collectif. Et ces valeurs que sont la laïcité, l'égalité, la liberté, qui sont des mots parfois difficiles à appréhender, nous voulons les inculquer en actes. En discours c'est bien, mais les vivre c'est quand même essentiel. Et c'est ce que nous souhaitons faire avec eux.

En quoi est-ce primordial de favoriser la mobilité de ces jeunes ?

Voyager c'est connaître l'autre. On parle de « la » Méditerranée mais en fait elle est plurielle, économiquement et politiquement parlant. Elle est tellement le théâtre de drames innombrables, que voir ces jeunes qui échangent avec le sourire et l'envie d'être présents ensemble, c'est une réelle force de paix. Chacun sur sa rive, ces jeunes ont souvent les mêmes préoccupations. L'humain est au centre du projet. C'est une réelle ouverture culturelle. Et ce sont ces mêmes jeunes qui vont prendre le relais et être aux commandes de nos associations plus tard.

À leur retour de voyage, sont-ils transformés ?

Ils ne reviennent pas indemnes. Souvent, ici, ils ont des difficultés à se sentir français et parfois même marseillais, ils se définissent par leur quartier. Le fait de partir à l'étranger, ils se rendent compte que finalement c'est bien d'avoir de l'eau au robinet, et de vivre avec un certain confort. Ils se sentent beaucoup plus impliqués dans ce rôle de passeurs de citoyenneté et de vivre ensemble.

Propos recueillis par S. R.

Programme pour devenir un citoyen éclairé

Deux jours au Frioul

- 23 mars/ Citoyenneté et laïcité
- 24 mars - Identité et interculturalité

Égalité Homme-Femme

- 30 mars

Discrimination

- 15 juin

Développement durable

- 27 septembre et 2 octobre

On n'achète pas un journal libre, on finance son indépendance !

OUI, JE M'ABONNE AU RAVI NUMÉRIQUE + PAPIER !

Abonnement normal

1 an (11 numéros) : 44 € 2 ans (22 numéros) : 80 €

Abonnement éco*

1 an (11 numéros) : 28 €

Abonnement de soutien

1 an (11 numéros) : 99 € 2 ans (22 numéros) : 199 €

Abonnement professionnel (bibliothèque...)

1 an (11 numéros) : 70 €

JE FAIS UN DON À laTchatte !

laTchatte est l'association qui édite **leRavi**

Montant €

J'ADHÈRE À laTchatte !

1 an : 10 € 2 ans : 20 €

Organisme

Nom **Prénom**

Adresse

Code postal **Ville**

Tél. **E-mail**

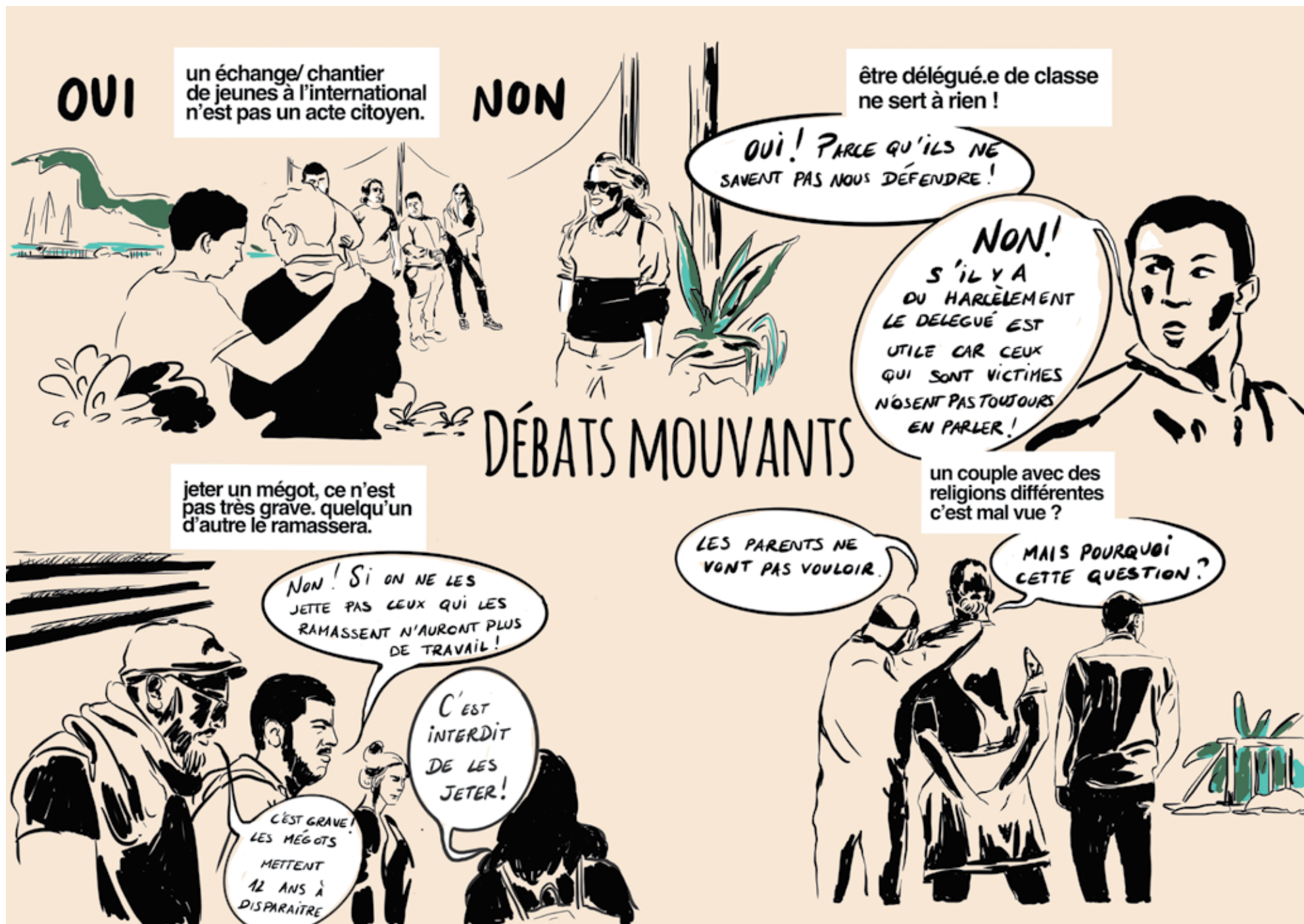
ABONNEMENT **Don** **Adhésion** **TOTAL** €

par chèque à l'ordre de **laTchatte 11, bd National, 13001 Marseille**

régler par virement bancaire via notre site **www.leravi.org** (abonnement@leravi.org & 04 91 08 78 77)

* Tarif éco : chômeurs, étudiants, petits revenus.

** L'adhésion fait de vous l'un des « copropriétaires » du journal et vous donne notamment le droit de vote à l'Assemblée Générale annuelle de **laTchatte**.



Animé par Yusra Rakrouki et Julie Poteloin de l'association *Migrations & développement*, le débat mouvant permet aux jeunes de débattre autour du thème de la citoyenneté et de croiser les différents points de vue. Le dessin est réalisé par Néo, service civique à la *Ligue de l'Enseignement 13*.

J'AI TESTÉ POUR VOUS

Par Samantha Rouchard

L'apprentissage d'un débat

Les jeunes sont rassemblés en demi-cercle autour de Magali Galizzi, de la *Ligue de l'enseignement 13* et de Mathilde Lasnon, en service civique. Ils vont devoir réfléchir en groupes mixtes à la notion d'échelle de valeurs, qui est différente selon son histoire personnelle et collective. Pour ce faire, Mathilde commence par leur lire l'histoire d'Abigaël...

« Abigaël aime Tom qui vit de l'autre côté de la rivière. Une crue a détruit tous les ponts et n'a épargné qu'un seul bateau. Abigaël demande à Sinbad, le propriétaire du bateau, de la faire traverser. Sinbad accepte à condition qu'Abigaël se donne d'abord à lui. Ne sachant que faire, elle court demander conseil à sa mère qui lui répond qu'elle ne veut pas se mêler des affaires de sa fille. Désespérée, Abigaël cède à Sinbad, qui lui fait ensuite traverser la rivière. Abigaël court retrouver Tom, le serre joyeusement dans ses bras et lui raconte tout ce qui s'est passé. Tom la repousse sans ménagements et Abigaël s'enfuit. Pas très loin de chez Tom, elle rencontre John, le meilleur ami de Tom. Elle lui raconte toute l'histoire. John gifle son meilleur ami et part avec Abigaël... »

Chacun doit classer les personnages du pire au meilleur par rapport à sa propre

échelle de valeurs, justifier son choix, en débattre avec les autres et parvenir à un consensus final. Afin que les jeunes comprennent bien l'enjeu, l'un des animateurs se lance dans une adaptation un peu plus imagée : « Alors, Abigaël elle veut aller voir son gadjo, mais y'a eu un ras de marée. Du coup, il reste plus qu'un bateau. Sinbad lui dit : "Ok j'te fais traverser mais en échange j'te tamponne". Abigaël se confie à sa mère qui l'envoie balader. Abigaël finit par se faire tamponner. Elle raconte son histoire à son gadjo qui lui dit : "casse-toi". Elle explique tout à John, le meilleur pote, qui s'en va mettre un taqué à Tom, pour après repartir avec Abigaël. C'est bon là, tout le monde a compris ? »

Le sujet passionne en tout cas, ça fuse dans tous les sens. « Ben c'est Sinbad, le pire, parce que c'est un violeur, il est malsain », lance Sabrina. « Ben non, c'est Abigaël, elle n'avait qu'à pas accepter », rétorque Imen. « Sinbad, c'est un crasseux. Il ne lui a pas laissé le choix, il a joué sur ses sentiments », souligne Elyes. « Mais non, Sinbad il avait juste les crocs », lance un autre garçon. « Pour moi c'est la mère la plus mauvaise, parce qu'elle n'a pas écouté sa fille », justifie un ado. « Arrêtez, c'est John le pire, il a piqué la gadji de son collègue, dans le quartier ça s'est fait pas ! », insiste un autre. Au classement : la mère est celle qui a le moins bien agi et Tom est la victime. Pour

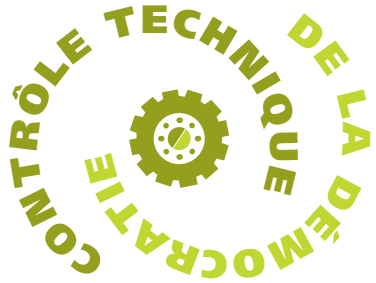
Elyes, c'est plutôt Abigaël, la victime « parce qu'elle a agi par amour et que l'amour dépasse la logique ». Il assure qu'à la place de Tom, il serait allé « péter la gueule à Sinbad ».

Mathilde arrive avec son groupe. La féministe qui est en elle se désespère. Ses jeunes ont désigné Abigaël comme la pire, « parce qu'elle a trompé son mec » et trouvent que le comportement de Sinbad est moins grave que celui de John « qui a quand même trahi son pote ». Mathilde a envie de pleurer. Tous les groupes doivent arriver à un consensus.

À aucun moment Sinbad ne sera désigné comme le plus mauvais, ni Abigaël comme la victime. Les ateliers qui suivront sur l'égalité hommes-femmes permettront de développer la question du consentement.

Mais aujourd'hui on était là pour débattre. Magali Galizzi conclut l'atelier : « Le but de l'exercice c'était de comprendre comment notre façon de penser peut être différente de celle des autres et comment notre positionnement peut évoluer ou pas au contact des idées des autres. » Et de souligner : « C'est ce que l'on appelle le débat démocratique. » Quoiqu'il en soit, il ne fait pas bon être une femme et devoir prendre un bateau...

« Un fils, c'est plus important qu'une fille ? »



ATELIER "ÉGALITÉ HOMMES FEMMES"
MARSEILLE
30/03/2019

leRavi teste chaque mois un conseil municipal en région Paca pour surveiller le fonctionnement de la démocratie locale. Mais aussi d'autres réunions, comme cet atelier organisé par la fédération des Bouches-du-Rhône de la Ligue de l'Enseignement.



De gauche à droite, la dessinatrice Trax a croqué Brigui, Abdallah et Johanne

10h03

Troisième journée, le samedi 30 mars, et deuxième week-end d'affilé du parcours de citoyenneté organisé par la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône pour ses ados qui participent au projet *Jeunes des deux rives*. Au menu, l'égalité hommes-femmes. Après une courte présentation, la soixantaine de jeunes présents (11-15 ans), tous en survêt de fonction comme leurs animateurs, sont dispatchés par groupes de douze dans les salles d'activités du centre social de l'Estaque à Marseille. Installée sur les hauteurs du quartier cher au réalisateur Robert Guédiguian, la structure sortie de terre en 2013 offre une vue magnifique sur la rade de Marseille.

10h05

Le groupe d'Ilyès s'installe au fond de la salle polyvalente ouverte sur le jardin pour un débat mouvant sur l'égalité filles-garçons proposé par *L'œil du loup*, une asso spécialisée dans la prévention des violences et des discriminations, qui intervient beaucoup en milieu scolaire. Jeans gris et haut rouge, bottines, cheveux blonds mi-longs, Johanne Ranson, la quarantaine, garde les jeunes debout, en cercle. Avant d'attaquer, cette conseillère conjugale et familiale rappelle avec autorité les « deux règles » : s'écouter, se respecter. Et d'insister : « Il n'y pas de bonne ou de mauvaise réponse. On est là pour réfléchir ensemble. » Avant d'interroger, en se tournant sur sa droite : « Est-ce qu'il y en a qui n'ont pas envie de participer ? Je regarde par là, parce que... » « Par là », il y a Brigui, Osmani, Mekhi et Khylian qui ricanent. Survêt de l'Olympique Lyonnais sur le dos, Ilyès, leur animateur à peine plus âgé qu'eux, intervient. Le calme revient.

10h12

Reste encore à présenter le débat mouvant aux jeunes. « L'espace est séparé en deux. D'un côté, le pour, de l'autre, le contre. Je vais vous dire des phrases et vous vous positionnez selon votre réponse », explique Johanne. Qui enchaîne sur la première : « La différence entre les filles et les garçons, c'est que les garçons sont plus forts. » Ça bouge. Résultat : trois contre. Main droite bandée et visage poupin, Abdallah (12 ans) ne se démonte pas : « Il y a des femmes plus fortes que les hommes. Au foot, au basket, la bagarre... » Survêt noir, doudoune sans manche, Brigui, son aîné, le coupe : « Non, ils ont plus de muscles ! » Ça ricane à côté de lui.

10h22

La conseillère conjugale engage le dialogue, puis conclut devant l'intransigeance de l'ado : « Il y a des femmes très très fortes qui sont en capacité de se battre, parce qu'elles en ont

la force mais aussi parce qu'elles possèdent les techniques. » Pour couper court à tout nouveau commentaire, elle soumet la « phrase suivante : Les garçons sont moins sensibles que les filles. »

10h33

Ça parle chagrin d'amour, difficulté des garçons à exprimer leurs émotions. Abdallah et Brigui assurent en chœur que les garçons ne montrent pas leurs sentiments de peur de passer pour des « tapettes ». Johanne laisse le débat avancer puis interroge : « "Tapette", c'est insultant, dégradant, vous ne trouvez pas ? » Le débat dérive sur les « homos », l'homophobie, elle finit par couper : « Les hommes sont plus fragiles que les femmes car ils cachent leurs émotions. Ils se suicident plus, ils ont plus de maladies de peau ou mentales parce qu'ils ont plus de difficultés à exprimer leur souffrance. »

10h39

« Phrase suivante : Deux garçons peuvent être amoureux ? » Mekhi est dans le groupe des contre. Ses potes ricanent : « Elle parle pas de toi, mais en général ! » Tête basse, l'ado les rejoint. Ilyès s'installe lui sur une chaise, à l'écart du groupe.

10h40

Survêt gris, lunettes et queue de cheval, Khadija, elle, n'en démord pas : « Je ne change pas. Si tous les garçons font pareil, il n'y aura plus de bébés. » Johanne : « S'il te plaît, je ne te demande pas si tu es pour le mariage homo, juste si c'est possible que deux hommes s'aiment. »

10h46

Rappel opportun de Johanne Ranson : « Est-ce que vous savez comment s'appelle la discrimination entre hommes et femmes ? Le sexisme. » Silence.

10h47

Nouvelle affirmation : « Les filles et les garçons doivent être élevés de la même façon. » Une nouvelle fois le quatuor cherche à s'accorder. Johanne vacharde : « Vous vous concertez. Vos cerveaux ne vous appartiennent pas ? Vous faites toujours tout ensemble ? C'est spécial, non... » Les garçons s'assoient. Finalement, Enzo, un beau gosse de 14 ans, est seul dans le camp du « contre ».

10h54

Johanne : « Un fils c'est plus important qu'une fille ? » Enzo : « Le père a peur que sa fille fasse la folle dehors. » Johanne : « Ça veut dire quoi ? » Brigui provoque : « C'est une prostituée. » Johanne : « Et un garçon qui couche ? » Mekhi, un pote de Brigui : « Rien,

c'est un boss. » L'intervenante résume : « Ce que vous dites, c'est que pour un même comportement, une fille va être insultée, dégradée. » Sourire crispé : « Je pense que vous êtes pourtant assez intelligents pour comprendre les inégalités. On a l'impression que le sexe pour un garçon c'est propre, mais pour une fille c'est sale. »

11h07

Les ados commencent à fatiguer : le quatuor continue de ricaner, les autres prennent des chaises ou s'adosent au mur. Leur animateur est impassible, presque absent. Johanne poursuit quand même : « Si je dis les garçons ont plus de besoins sexuels. » Hadjar, une collégienne dont les cheveux tombent sur

son sweat à capuche : « J'ai l'impression que les garçons sont plus excités. » Johanne qui désespère : « Peut-être parce qu'ils en parlent le plus. » Hadjar : « Parce qu'ils n'ont pas honte d'en parler. » Johanne : « Souvenez-vous la discussion qu'on a eu tout à l'heure. Si une fille en parle, comment on parlerait d'elle ? Une pute, une salope. C'est donc normal que les filles aient moins envie d'en parler pour pas être exclues. » Le groupe reste sans réaction.

11h11

La conseillère conjugale lâche le débat mouvant, mais insiste : « Allez, je vous fais une autre phrase : les femmes ont besoin d'être protégées quand elles sortent. Qui souhaite s'exprimer ? » Mekhi, le pote de Brigui : « Si j'ai une sœur, je la protège. » Johanne : « Et si t'as un frère ? » Et d'enchaîner : « Est-ce qu'une fille est plus en danger ? » Brigui : « Oui, elle peut se faire violer. » Enzo : « Elle ne pourrait pas se défendre. » Johanne : « Alors, pourquoi on ne leur apprend pas à se battre ? C'est pas logique parce qu'on dit que les filles sont plus en danger. » Tentative d'Abdallah, qui revient dans le jeu : « À cause des stéréotypes. » Johanne en profite pour en démonter quelques autres : « Contrairement aux idées reçues, si on regarde les statistiques de la police les hommes sont beaucoup plus victimes que les femmes de violences. Les femmes, elles, sont beaucoup plus victimes de viols, le plus souvent par un homme qu'elles connaissent. Les femmes sont donc beaucoup plus en danger à la maison que dehors. Ce qui donne à réfléchir. »

11h18

Petit moment de lassitude de l'intervenante : « J'ai vraiment besoin que vous vous taisiez. » Ilyès se lève pour ramener le calme. Temporairement.

11h22

« Allez, une dernière phrase, lance Johanne. Les hommes et les femmes ont des cerveaux différents. » Brigui répond au téléphone.

11h27

Des jeunes des autres groupes commencent à arriver dans la salle polyvalente. Tables et chaises sont démenagées dehors pour le déjeuner.

11h30

Conclusion de Johanne, pour la route : « Si vous voulez avoir un cerveau le plus libre possible, il faut avoir conscience de ce qui l'influence. Comme des masques portés par les garçons, qui se battent et ne pleurent pas. » Les ados sont déjà un peu partis...

La journée Égalité hommes-femmes

62 participants de 12 à 16 ans, dont 28 filles

3e journée d'un cycle de six du projet sur la citoyenneté "Jeunes des deux rives"

Menu : poulet cuisiné par les femmes du quartier de la Solidarité (15e arr.)

Intervenant : L'œil du loup, association "spécialisée dans la prévention des violences et des discriminations et dans la promotion du mieux-être et du vivre-ensemble"

L'animatrice de l'atelier Johanne Randon, conseillère conjugale et familiale, animatrice de prévention. Spécialités : questions et problèmes liés à la sexualité et de façon générale, aux relations conjugales, familiales, parentales et à leurs dysfonctionnements ; communication non violente.

L'assemblée 12 jeunes du centre social de la Gavotte, à parité
Animateur référent : Ilyès
Dress code : le survêtement de fonction

Le débat soumis au test du Ravi

Durée : 1h31
Temps de parole du groupe : 37 minutes
Temps de parole des filles : 7 minutes
Public : Trois personnes, dont le journaliste du Ravi

Les ambassadeurs,

150 jeunes issus des centres sociaux et maisons pour tous gérés par la *Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône* et d'associations affiliées participent au programme *Jeunes des deux rives (J2R)*.

Le Ravi les a rencontrés lors des différents ateliers et a fait réagir certains d'entre eux aux différentes thématiques.

L'atelier sur la citoyenneté et la laïcité s'est déroulé sur deux jours sur les îles du Frioul au cours desquels Sofia et Amin se sont interviewés l'un l'autre, idem pour Elyès et Huseyin.

Les autres propos ont été recueillis par Samantha Rouchard et Jean-François Poupelin. Et c'est notre dessinateur Ysope qui leur a tiré le portrait.

JOURNÉE ÉGALITÉ HOMMES-FEMMES

« Traiter les femmes comme elles doivent l'être »



« Dans l'atelier, on n'était pas tous d'accord. Pour moi, hommes et femmes on est égaux, on a tous les mêmes droits, mais on n'est pas traités de la même manière. Normalement, il devrait y avoir égalité de salaires. Autre exemple, les jeunes filles ne veulent pas se montrer car quand elles commencent à parler, elles se font tout de suite insulter. D'ailleurs, les violences (conjugales) se déroulent beaucoup plus dans les maisons, où c'est sécurisé et loin des regards. Il faut que les hommes traitent les femmes comme elles doivent l'être. »

Hadjar, 14 ans, collégienne,
3ème arrondissement

« Il faut sortir des clichés »

« On nous a appris que les hommes se suicident plus parce qu'ils ne veulent pas avouer leur douleur alors que les femmes le font plus facilement, c'est surprenant. Mais un garçon peut être fragile comme des femmes

plus fortes au foot. On a des clichés ou des idées reçues sur tout le monde, il faut en sortir. »

Abdallah, 12 ans, collégien,
3ème arrondissement



« Il faut changer la mentalité des gens, prendre du recul sinon on a des préjugés, on fonctionne sur des stéréotypes. Les propos d'un ami de confiance m'ont choqué, je n'ai pas compris. L'égalité entre hommes et femmes n'existe pas, comme ils nous ont dit. Je me dis que

les hommes sont plus forts, mais ils peuvent aussi être tristes. Ça m'arrive aussi. Mais après on va dire que ce sont des mauviettes alors que tout le monde a des sentiments. »

Walid, 14 ans, collégien,
3ème arrondissement

« Il faut changer les mentalités »

CITOYENNETÉ ET LAÏCITÉ

« On n'est pas tous égaux, on n'a pas tous les mêmes droits »



« Les ateliers sur la laïcité m'ont appris plein de choses. Pour moi, avant, laïc ça voulait dire qu'on n'avait pas le droit de porter de signes religieux dans la ville par exemple. Je pensais qu'on pouvait être puni d'une amende pour ça. Les ateliers m'ont aidé à me faire un avis sur la question. »

Liberté, Égalité, Fraternité ?

« C'est une devise qui n'est pas bien mise à profit. On n'est pas tous égaux, on n'a pas tous les mêmes droits, on n'a pas tous la même liberté d'expression. Je pense que ce n'est pas une bonne devise car pas grand monde la respecte. »

Sofia, 15 ans,
La Gavotte-Peyret

« La Liberté n'existe pas »



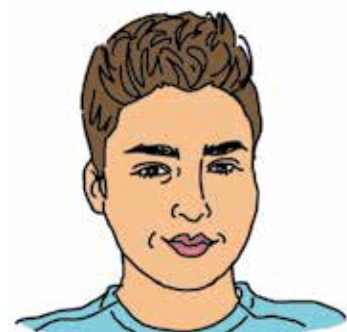
« Aujourd'hui on a appris des choses sur la laïcité et la citoyenneté, c'était intéressant. »

Liberté, Egalité, Fraternité ?

« Liberté n'existe pas. Mais je pense qu'on est tous égaux. »

Huseyin, 17 ans, La Maurelette

« Si j'étais maire, ma ville idéale serait "mixée" »



« Ces ateliers m'ont appris beaucoup de choses sur la laïcité : qu'on pouvait porter un voile dans la ville. Ça nous aide à nous faire notre propre opinion sur les choses. »

Si j'étais maire ? Ma ville idéale serait "mixée" comme Marseille, mais en mieux. Il n'y aurait plus de quartiers nord ni sud, on serait tous mélangés. »

Amin, 15 ans, Les Musardises

« Les politiques qui gouvernent ne font pas les choses correctement »



« Il y a des ateliers que j'ai aimés plus que d'autres. Celui sur la construction de la ville était le plus intéressant. Si j'étais maire, j'arrêteraient de mettre les centres commerciaux à côté des cités. Ce n'est pas fait par hasard. Ça nous oblige à rester là où on est et à ne pas sortir du quartier. Comme ça on peut facilement nous oublier... Je mettrais plus de stades et des lieux de culte pour tout le monde ou alors aucun. Au lieu de ça, ils nous font des parkings... »

Liberté, Égalité, Fraternité ?

« Ces mots-là ne sont pas vraiment respectés dans notre pays. Si elle est appliquée, c'est une belle devise. On a un beau pays mais il est mal tenu. C'est-à-dire que les politiques qui gouvernent ne font pas les choses correctement. Libre, on peut dire qu'on l'est. La Fraternité, je dirais que l'on est soudé que dans les mauvaises choses. Quant à l'Égalité, je ne la vois pas. »

Elyès, 16 ans, Les Lilas

Et toi si t'étais maire, tu ferais quoi ?

« Je mettrais des amendes à ceux qui jettent des papiers par terre. »

Ilyès

« Je collerais plein d'affiches dans les rues avec écrit dessus : "Ne polluez pas la planète notre avenir est en jeu". Je rénoverais les maisons et les écoles. Je mettrais en place des activités gratuites pour tous. J'installerais plus de jeux pour les enfants. »

Chaïma, 14 ans, La Gavotte-Peyret

« J'ouvrerais plus de lieux culturels pour les jeunes, et plus de centres sociaux, auxquels je donnerais de l'argent pour qu'ils puissent organiser un maximum de sorties. J'essaierais de rendre les habitants heureux, s'il y a besoin de travaux dans les appartements, je les ferais. »

Amina, 16 ans, La Gavotte-Peyret

« J'interrogerais les habitants pour savoir comment ils envisagent leur ville et je les ferais réfléchir ensemble. »

Bilel Aouni, responsable du secteur jeunesse et animateur au centre social de La Solidarité.

c'est eux !

DÉVELOPPEMENT DURABLE

Les jeunes viennent d'assister à la projection du film documentaire *La Méditerranée va-t-elle passer l'été ?*, d'Alexis Marrant.

Le pitch : La Méditerranée va-t-elle bientôt devenir la plus grande mer morte du monde ? Alors qu'elle abrite 10 % de la biodiversité de la planète, de nombreux signaux attestent que cette mer semi-fermée se trouve au bord de l'épuisement. Cette enquête accablante recense les dommages engendrés par la course au profit sur l'écosystème de la Méditerranée.

« Le peuple subit la pollution »



« On a beaucoup aimé le film, mais les Libanais et tous leurs problèmes de pollution nous ont fait de la peine. Ils n'arrivent plus à pêcher, ils sont un peu abandonnés au milieu des déchets. Le peuple subit. Il faudrait créer une association mondiale pour les aider. On sait que ça se passe

comme ça aussi dans d'autres pays. Nous on essaie de trier nos déchets, de mettre au recyclage. Dans notre quartier ça va, il y a pas mal de bacs de tri. »

Djibril et Hamza, 14 et 17 ans, La Gavotte-Peyret

« Ça m'a fait réfléchir sur la manière dont je gère mes déchets »

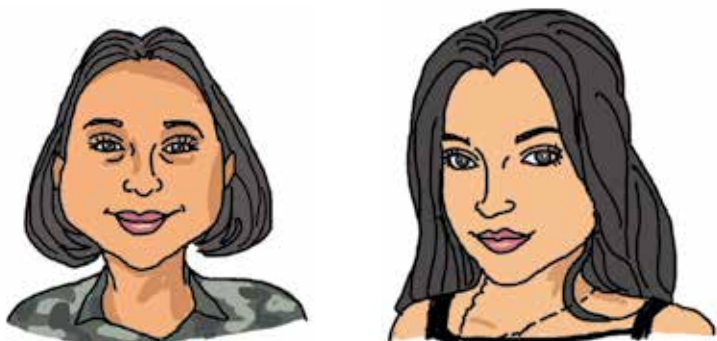


« J'ai aimé le film car il m'a fait prendre conscience de la pollution,

mais je l'ai trouvé trop long, c'est dommage, ça m'a déconcentrée vers la fin. Par contre, ça m'a bien fait réfléchir sur la manière dont je gère mes déchets. C'est triste parce qu'à cause de la pollution ce sont de beaux paysages qui sont gâchés pour l'humanité et auxquels il faudrait faire plus attention. »

Sabrina, 14 ans, La Solidarité

« Si on n'arrête pas de polluer, la planète va mourir, et nous aussi »



« Le film était très bien mais je pense qu'on ne nous a pas tout montré. Par exemple, à La Gavotte, il y a des gens qui jettent les déchets par la fenêtre. On a appris que les coton-tiges ne se recyclent pas du tout. Et là où on met cinq minutes pour jeter notre chewing-gum, lui il met cinq ans à disparaître. Nous on essaie de faire du tri. Ce qui nous a choqué dans le film, c'est le discours du gouverneur de Gabès en Tunisie qui parle de son

pays comme s'il ne s'y passait rien alors que la pollution des usines tue les habitants. Il faut qu'il démissionne, car il s'occupe mal de son pays ! On se rend compte aussi que ce sont les riches qui prennent le dessus sur les pauvres. Il faut réagir car si on n'arrête pas de polluer, la planète va mourir, et nous aussi. »

Keltou et Marwa, 14 et 15 ans, La Gavotte-Peyret

DISCRIMINATION

Les animateurs viennent de jouer des saynètes mettant en avant trois problématiques de discrimination auxquelles ils ont déjà été confrontés avec les jeunes (Cf page 8)

« Au centre social on travaille beaucoup sur les questions de laïcité »

« On peut faire changer les mentalités si on s'y met vraiment »



« La scène qui m'a le plus choqué c'est la première quand les animateurs sont en camion avec les jeunes et qu'ils traitent la mendiant roumaine avec une dent en or de "race de chien". Si les Roumains sont des races de chien, nous on est quoi ? C'est pas parce qu'on a une dent en or qu'on est riche. Quand il y a de la discrimination par rapport à la religion par exemple, ben moi mon père est musulman et ma mère est chrétienne, ça veut dire que j'ai le choix. Avec Nadia, on échange beaucoup sur nos idées. Si on est plus ouverts d'esprit c'est aussi grâce au centre social et à nos animateurs car on travaille énormément sur toutes les questions abordées en atelier et notamment sur la laïcité. »

As-tu déjà été discriminé ?

« Oui on m'a dit que j'avais des gros pieds, du coup j'ai répondu à l'autre qu'il avait les pieds plats ! »

Enzo, 14 ans, Kléber

« La scène qui m'a le plus marquée est celle où le jeune est en train de faire du "travail facile", de guetter au quartier. Le débat est vite parti sur l'homosexualité alors que ça aurait été intéressant de parler des risques qu'il y a à faire ça et de lui dire qu'il peut faire autre chose dans la vie, s'il le veut. En ce qui concerne l'homosexualité, dans ma famille aussi il y a des gens qui sont contre. J'ai essayé de me renseigner sur le sujet, j'en ai discuté avec mes frères et soeurs. Et je trouve ça tout à fait normal que les homosexuels puissent se promener dans la rue comme tout le monde, librement sans être agressés. On peut faire changer les mentalités si on s'y met vraiment. »

As-tu déjà été discriminée ?

« Oui quand j'étais en primaire on m'appelait "la petite". Et sinon on me traitait de riche parce que j'avais des vêtements de marque alors que tout le monde en avait. »

Nadia, 16 ans, Kléber

« En Tunisie, la discrimination est plus importante »



« En Tunisie, on me voit comme un homosexuel,

mais je m'en fous. La discrimination là-bas est plus forte qu'ici à cause de la religion. En France, il y a plein de mixité. Dans la dernière saynète, avec le converti, on voit que la question religieuse est quand même très présente chez les jeunes, parfois de manière assez agressive. »

Taha, 22 ans, Tunisien en service civique à la Ligue de l'enseignement.

Et toi, as-tu déjà été discriminé ?

« Oui, on s'est déjà moqué de mon corps. Mais quand on se moque de moi, je me moque de l'autre. »

Léna, 15 ans, La Solidarité

« Oui par rapport à ma couleur de peau, ma façon de vivre ou encore mon quartier. »

Titus, animateur, Kléber

« Pas au point de me traumatiser ou d'y repenser. Ça m'a renforcé, peut-être rendu meilleur, je pense que c'est une question de caractère. »

Karim Rahali, directeur du centre social La Solidarité et coordinateur du projet.

Tu ne discrimineras point

Mi-juin, les jeunes ambassadeurs étaient rassemblés au centre social La Solidarité autour du thème de la discrimination. Une matinée animée par les comédiens Kamel Boudjellal et Charlotte Guerre de la compagnie Théâtre et Sociétés. Les animateurs se sont prêtés au jeu des saynètes mettant en avant trois problématiques de discrimination auxquelles eux ou les jeunes ont déjà été confrontés. Elles montrent qu'on peut, tour à tour, être celui qui est discriminé et celui qui discrimine. Grâce au théâtre forum, les comédiens font réagir la salle et poussent les jeunes à s'interroger sur leurs propres préjugés.

La scène qui suscite le plus de réactions est celle où un animateur donne rendez-vous à un jeune au centre social pour préparer son entretien d'embauche. Le jeune ne vient pas. L'animateur le retrouve assis sur une chaise, en train de faire le chouf dans le quartier.

Le jeune se justifie : « Ils vont prendre que des blancs t'façon. Je m'appelle Bilel, ils ne vont jamais lire mon CV. » L'animateur essaie de le raisonner : « Soit tu restes là, soit tu saisis ta chance. »

La salle ne tarde pas à réagir. « C'est un jeune qui n'a pas confiance en lui », souligne Titus, animateur à la maison pour tous-centre social Kléber (Marseille 3ème). Pour Adel, « c'est de l'auto-discrimination ». « C'est une fatalité », lance Dayen.

Une discrimination qui se fait par rapport au nom, mais aussi par rapport au quartier d'où l'on vient, et qui sur un CV laisse la porte ouverte à tous les préjugés que peut avoir un employeur. « Il a peur parce qu'on va lui dire "sale Arabe" ou croire que c'est un voleur », lance un autre.

Kamel, le comédien, ironise : « Ah c'est vrai que vous vous n'êtes pas français ! »

« Les Français ce sont les blancs blancs », rétorque Azzo. Wallid, assis au premier rang, a bien une idée sur ce manque de confiance en soi qui anime le jeune homme de la saynète : « Depuis tout petit on entend que parce qu'on vient du quartier, on ne va pas réussir, du coup on l'a dans la tête », explique-t-il. Kamel rebondit : « On fait quoi alors ? On accepte la fatalité ou il y a autre chose pour nous ? »

Être issu du quartier mais quand même tenter sa chance, les jeunes ont du mal à appréhender cette possibilité. Wallid poursuit : « Si on montre à ce garçon un exemple comme lui mais qui a réussi peut-être qu'il réussira à son tour ? »

L'assemblée acquiesce. « Oui mais celui qui a réussi, il ne reste pas dans le quartier », souligne une jeune fille. Et sa copine d'ajouter : « Si tu réussis, tu as envie de partir, ceux qui restent, ils sont perdus. »

Kamel élargit le débat, en les sortant de leur zone de confort pour leur montrer que la discrimination peut se cacher aussi ailleurs : « D'après vous, on ne discrimine que les noirs et les Arabes ? » Kamel les pousse dans leurs retranchements : « Est-ce qu'on discrimine par rapport à la préférence sexuelle ? Ah, mais c'est

vrai, y'a pas d'homosexuels dans les quartiers ! » « De toute façon c'est pas ici qu'ils vont se dévoiler ! », tempère un jeune homme.

« Ils ne le disent pas parce qu'ils ne veulent pas donner le mauvais exemple », lance un autre. Inès n'a rien contre eux, « tant que ce n'est pas dans [sa] famille, ça va », précise-t-elle. Pour certains « il faut les castagner », mais seulement les hommes parce que « les lesbiennes ça passe crème ».

Certains rappellent qu'« il s'agit tout de même d'êtres humains », qui méritent le respect et qu'« on ne choisit pas non plus de qui l'on tombe amoureux »...

Un groupe de garçons ricane. Certains propos sont assez violents. Kamel interroge : « Est-ce que les parents n'ont pas un rôle à jouer dans tout ça ? Comment peuvent-ils expliquer l'homosexualité à leurs enfants ? »

Du haut de ses 16 ans et de sa maturité, Nadia a bien une idée : « En leur disant simplement que ce sont deux personnes qui s'aiment. »

Samantha Rouchard



YSOPE

La jeunesse d'une rive à l'autre

En juin dernier, le Ravi a assisté à la journée de pré-congrès de la Ligue de l'enseignement au Parc Chanot qui a réuni des jeunes des quartiers populaires de Marseille et des acteurs associatifs du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et du Liban. Grâce au programme « jeunes des deux rives », ils se rencontrent, échangent et tentent de « faire Méditerranée ensemble ». Article publié dans le Ravi n°175 avec le soutien du réseau Ritimo.

« La Méditerranée est toujours montrée comme le théâtre d'actions et de situations dramatiques, avec ce projet nous voulons qu'elle redevienne un espace de paix et d'espoir », note Suzanne Guilhem, présidente de la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône (FAIL 13). Alors que le protocolaire Sommet des deux rives vient de s'achever au Pharo à Marseille, la Ligue de l'enseignement a décidé de convoquer au Parc Chanot, à la veille de son 97ème congrès, des jeunes des quartiers nord et des acteurs associatifs du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et du Liban.

Ensemble ils participent au projet « J2R », pour « jeunes des deux rives ». Initié à la suite des attentats de 2015, par la Ligue de l'enseignement et l'association Migrations et développement dont Solidarité laïque a pris la suite, le programme mêle éducation à la citoyenneté et solidarité internationale. « J2R » permet depuis deux ans à des jeunes des deux rives de la Méditerranée - ceux qui subissent le plus les inégalités sociales et territoriales - de se rencontrer. Et d'essayer de « faire Méditerranée ensemble ».

Faire Méditerranée...

La FAIL13 est très active dans ce projet là. L'an dernier, le Ravi avait suivi l'échange interculturel entre une dizaine de jeunes des Centres sociaux de la Solidarité (Marseille 16ème), et de La Gavotte-Peyret (Septèmes-Les-Vallons) avec des jeunes tunisiens, à Nabeul dans un premier temps et à Marseille l'été dernier (le Ravi n°163, « De Marseille à Tunis, les ambassadeurs de citoyenneté »). Ils s'étaient retrouvés autour du journalisme citoyen, avaient participé à des ateliers et alimenté un blog.

En cette journée d'échanges au Parc Chanot, on retrouve Atman, jeune de la Solidarité, mais aussi Syrine Khader coordinatrice de l'ONG *Tunisian Forum for Youth Empowerment* (TFYE). Ils sont venus partager leur expérience et envisager la suite : la création d'un média commun à tous les jeunes de la Méditerranée. TFYE a été créée en 2011 par un groupe de jeunes tunisiens convaincus que la jeunesse a à jouer un rôle déterminant dans la construction de la nouvelle Tunisie post-révolutionnaire.

Sofiane, 19 ans, du Centre social La Solidarité, est, lui aussi, présent. Il est parti en échange au Maroc, il y a deux ans, pour aider à la construction d'un espace jeu dans une pouponnière. Une expérience qui l'a profondément marqué. « L'abandon est un sujet tabou au Maroc, explique le jeune homme. Ce genre de voyage, ça remet les idées en place. » Cette année, d'autres jeunes partiront pour un projet autour du cinéma au Maroc et de la danse en Tunisie.

Un sommet pas au top

« La vérité, elle est ici, et pas dans les grands sommets », souligne Marion Isvi directrice du Réseau Euromed France qui met en lien différents acteurs associatifs du pourtour méditerranéen, présente en cette matinée d'ateliers « J2R ». Elle a aussi participé deux jours avant au Sommet des deux rives, initié par Emmanuel Macron, parmi les 100 personnes de la société civile sélectionnées. Et elle n'en garde pas un souvenir ému ! « Lors de la plénière sur la jeunesse et l'innovation, sur dix intervenants, il y avait seulement deux femmes et huit personnes de plus de 50 ans !, souligne-t-elle. On parle de la jeunesse tout le temps, sans qu'elle ne soit représentée sur la scène publique ! Alors que c'est un réel enjeu méditerranéen. » Et de conclure : « La jeunesse ne se déplace plus pour voter, et elle n'est pas représentée dans les instances décisionnaires. On ne la voit qu'à travers son potentiel de déstabilisation et non comme un acteur citoyen. »

S. R.



Des échanges avec l'Algérie et le Liban sont espérés l'an prochain.

Selon Karim Touche, délégué général adjoint de la Ligue 13, ces séjours sont pour les jeunes « un premier pas dans l'engagement ». Les participants aux ateliers de la journée présenteront pendant le congrès un manifeste « en faveur d'une société méditerranéenne inclusive, solidaire et ouverte sur le monde ». « On a envie d'écouter les jeunes et les éducateurs car derrière les mots, il y a une parole politique que l'on veut promouvoir à ce congrès », souligne Guilhem Arnal, chargé de mission à Solidarité laïque.

La journée s'articule autour de différentes thématiques comme la culture, les arts et les sports, les médias et la migration. La représentante de l'association algérienne l'Art est public, qui aurait dû intervenir, n'a pas obtenu son visa. Le problème de la libre circulation est une réalité rattrapant bien souvent la jeunesse de la rive sud. Difficile de créer des ponts quand on est confronté à des murs étatiques... Sarah, franco algérienne, est là pour présenter ce projet, d'amener l'art dans les quartiers populaires.

Vecteur d'émancipation, de mixité homme-femme et de lien social, l'association permet aussi la réappropriation de l'espace public. Jamal Idoumoud est président de l'association marocaine *Espoir Tiznit* qui promeut le cinéma dans un pays qui n'a que très peu de salles. Dont aucune à Tiznit, située dans le sud du pays, où la dernière a été fermée en 2011. L'idée est de créer un lieu ressource pour promouvoir la diffusion. « Certains jeunes n'ont jamais vécu l'obscurité des salles de cinéma, explique Jamal. Il faut donner l'occasion de montrer des films du monde entier ».

...ensemble !

S'ensuit un débat passionné sur la place du cinéma et de la culture dans la vie de ces jeunes des quartiers populaires. Pour Sofiane, le cinéma est « un lieu de consommation ». Yacine tempère en parlant des ciné-débats que le centre social organise. David Lopez, qui s'occupe des questions internationales à la Ligue, souligne que l'« on manque de courage » en ne diffusant pas des films « dont on a peur de la réaction » dans les quartiers. Yacine regrette que « les animateurs ne soient pas formés » à ça.

« Quand t'es un jeune de quartier tu dois quoi ? Aimer juste le foot et le rap ? C'est une connerie ! Tu peux aimer l'opéra et le théâtre mais tu ne le dis pas », conclut David Lopez. « L'accès au cinéma est aussi culturel », souligne Chloé Bernard, référente Action solidarité internationale à la Ligue, qui, au lieu de diaboliser les blockbusters, explique qu'« ils diffusent aussi des messages intéressants ». Du côté de la Tunisie, Syrine Khader intervient : « L'art nous a permis de nous revendiquer. C'est une base solide qui soutient les causes citoyennes. »

Discuter ensemble d'une thématique commune que chacun perçoit à travers son prisme culturel et son vécu, et apporter sa pierre à l'édifice du vivre ensemble, c'est l'essence même

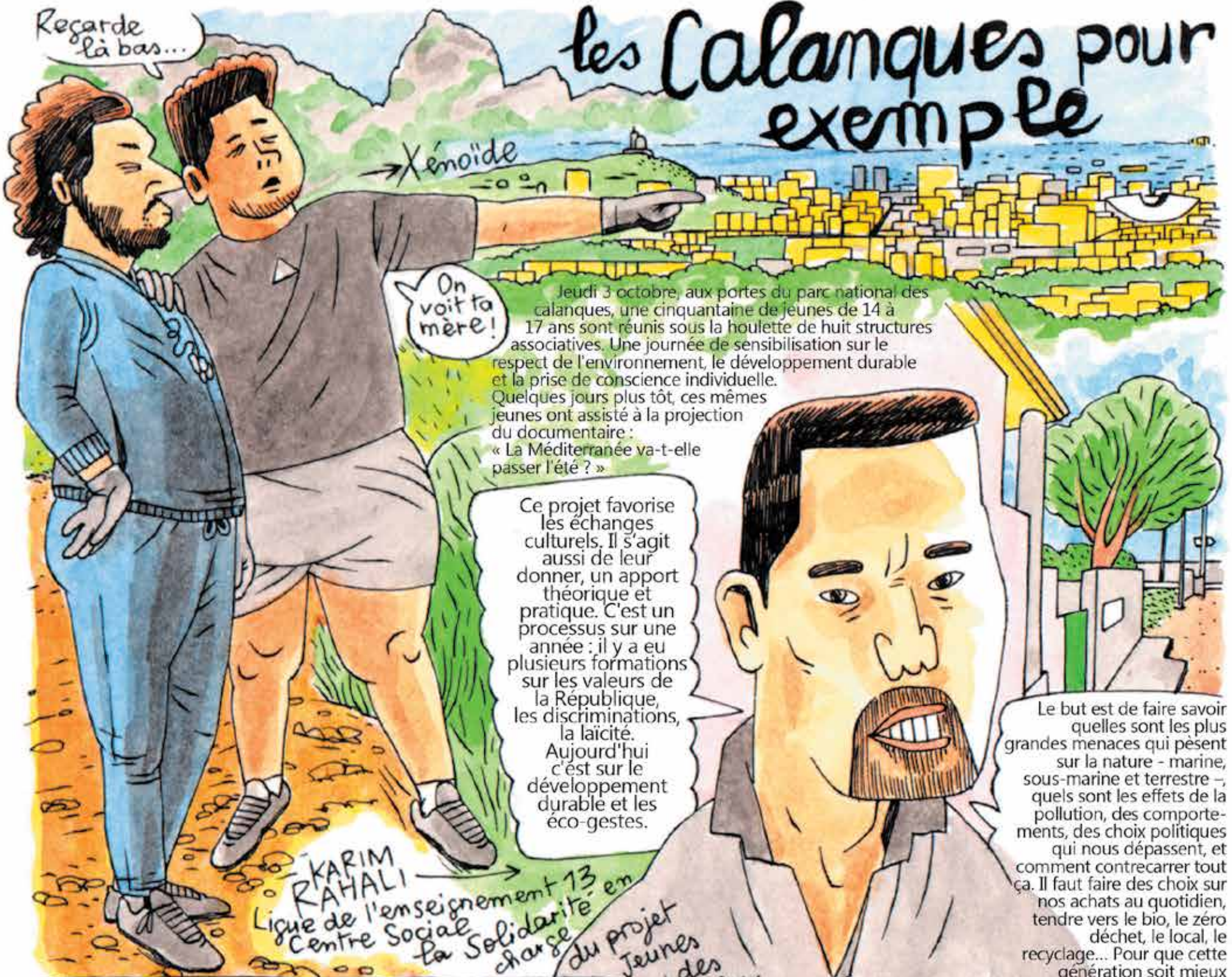
de la démarche. Et pour que cette jeunesse méditerranéenne, si proche et si lointaine à la fois puisse se faire entendre, pourquoi ne pas créer un média ? L'action est lancée, reste à trouver le cadre. Elia el Haddad et Michel Aouad sont venus partager leur expérience libanaise. Ils font partie du mouvement *Citoyens et citoyennes dans l'État* (*Mouwatoun wa mouwatinat fi Dawla*) qui milite pour un État laïque. Afin de faire passer leur message, ils utilisent la vidéo et les réseaux sociaux. « Au Liban, les médias sont tenus par des partis politiques, nous avons voulu créer un espace d'échanges pour faire parler tous les âges et toutes les catégories sociales », souligne Michel Aouad.

L'après midi sera consacré à la thématique « Migrations et solidarité », avec la présence de la députée européenne sortante du Sud-Est (FDG) Marie-Christine Vergiat, membre du CA de la Ligue de l'enseignement. Et de Solène Bedaux, *Solidarité laïque Pas-de-Calais*, qui a mis en place une plateforme internet sur laquelle les acteurs sociaux des différents pays d'entrée des mineurs isolés peuvent échanger.

« On en meurt des guides de bonnes pratiques ! Les jeunes ont besoin de compagnonnage. Il faut être à leur côté », explique la psychosociologue Joëlle Bordet en concluant la journée. Elle a écouté les jeunes et leur retour d'expérience et a réalisé un rapport sur les deux ans du programme « J2R ». Elle souligne que la rencontre entre les différentes jeunes méditerranéennes est primordiale car, contrairement aux Marocains ou Tunisiens, la France ne « fabrique pas une jeunesse leader ». Et de conclure : « C'est un problème. Car derrière tout cela se pose la question du contrôle politique. Et nous avons besoin de revitaliser la démocratie ! »

Samantha Rouchard

les Calanques pour exemple



Regarde là bas...

Xénoïde

On voit ta mère!

Jeudi 3 octobre, aux portes du parc national des calanques, une cinquantaine de jeunes de 14 à 17 ans sont réunis sous la houlette de huit structures associatives. Une journée de sensibilisation sur le respect de l'environnement, le développement durable et la prise de conscience individuelle. Quelques jours plus tôt, ces mêmes jeunes ont assisté à la projection du documentaire : « La Méditerranée va-t-elle passer l'été ? »

Ce projet favorise les échanges culturels. Il s'agit aussi de leur donner, un apport théorique et pratique. C'est un processus sur une année : il y a eu plusieurs formations sur les valeurs de la République, les discriminations, la laïcité. Aujourd'hui c'est sur le développement durable et les éco-gestes.

KARIM RAHALI
Ligue de l'enseignement 13
Centre Social la Solidarité en charge du projet Jeunes des deux Rives.

Le but est de faire savoir quelles sont les plus grandes menaces qui pèsent sur la nature - marine, sous-marine et terrestre -, quels sont les effets de la pollution, des comportements, des choix politiques qui nous dépassent, et comment contrecarrer tout ça. Il faut faire des choix sur nos achats au quotidien, tendre vers le bio, le zéro déchet, le local, le recyclage... Pour que cette génération soit mieux préparée que la nôtre face au changement climatique.

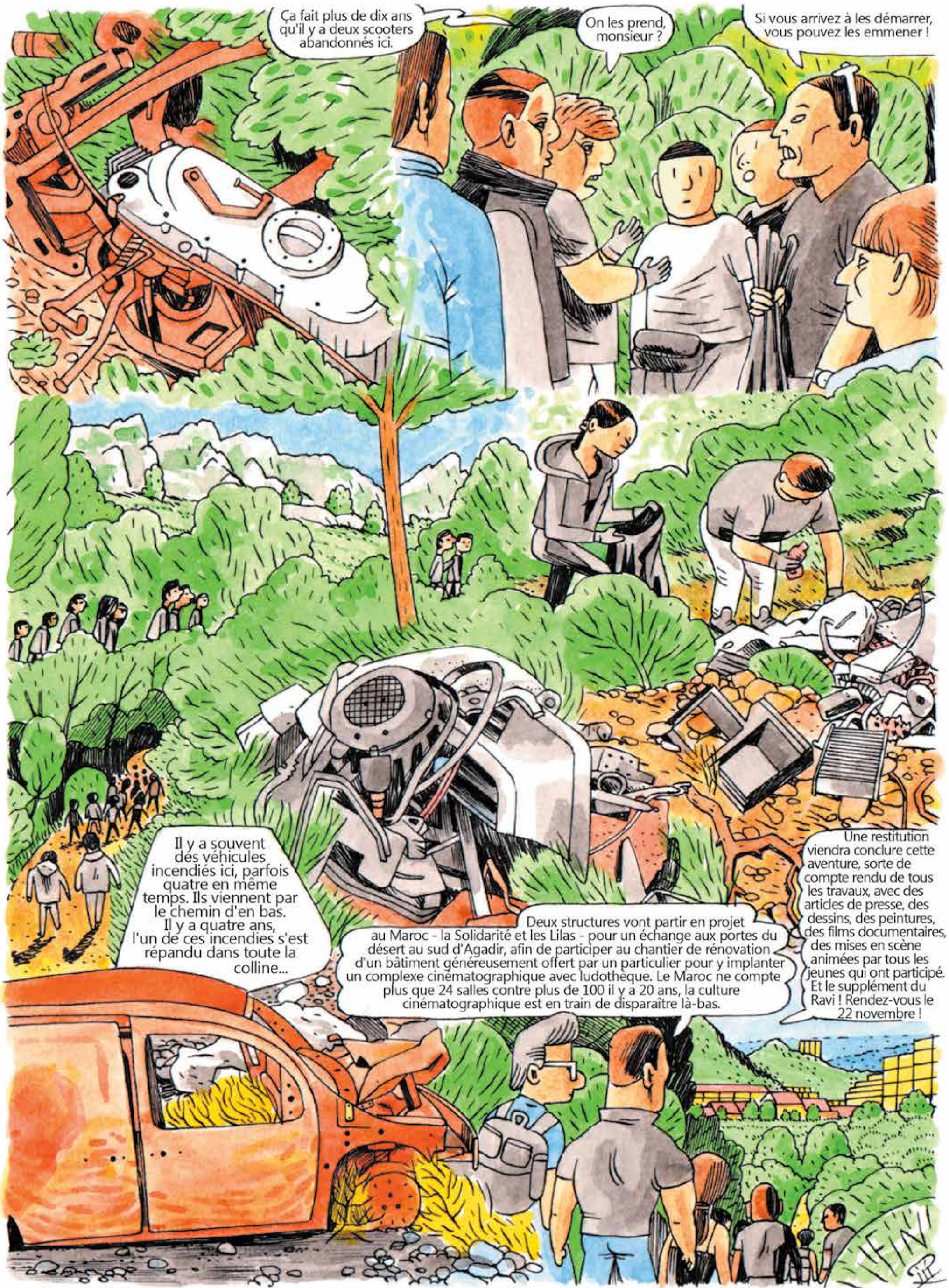
À partir de ce poteau, on entre dans un parc national. C'est un espace naturel jugé exceptionnel, dont la faune et la flore sont préservées. Ce n'est pas normal de trouver des déchets à partir d'ici, ces logos représentent les règles à suivre ! Interdiction de fumer, de cueillir les plantes, de camper, de faire du feu, du bruit et de laisser des déchets. Les seuls véhicules autorisés sont ceux des pompiers, des policiers et des gardes forestiers.



Ça fait plus de dix ans qu'il y a deux scooters abandonnés ici.

On les prend, monsieur ?

Si vous arrivez à les démarrer, vous pouvez les emmener !



Il y a souvent des véhicules incendiés ici, parfois quatre en même temps. Ils viennent par le chemin d'en bas. Il y a quatre ans, l'un de ces incendies s'est répandu dans toute la colline...

Deux structures vont partir en projet au Maroc - la Solidarité et les Lilas - pour un échange aux portes du désert au sud d'Agadir, afin de participer au chantier de rénovation d'un bâtiment généreusement offert par un particulier pour y implanter un complexe cinématographique avec ludothèque. Le Maroc ne compte plus que 24 salles contre plus de 100 il y a 20 ans, la culture cinématographique est en train de disparaître là-bas.

Une restitution viendra conclure cette aventure, sorte de compte rendu de tous les travaux, avec des articles de presse, des dessins, des peintures, des films documentaires, des mises en scène animées par tous les jeunes qui ont participé. Et le supplément du Ravi ! Rendez-vous le 22 novembre !

LE RAVI
SIP

Et là-bas c'était comment ?

Au moment où nous bouclons ce supplément, un groupe de jeunes s'apprête à partir au Maroc. Berfin des Musardises et Mounir de Kléber, eux, nous racontent leur expérience de la Tunisie et de l'Allemagne.

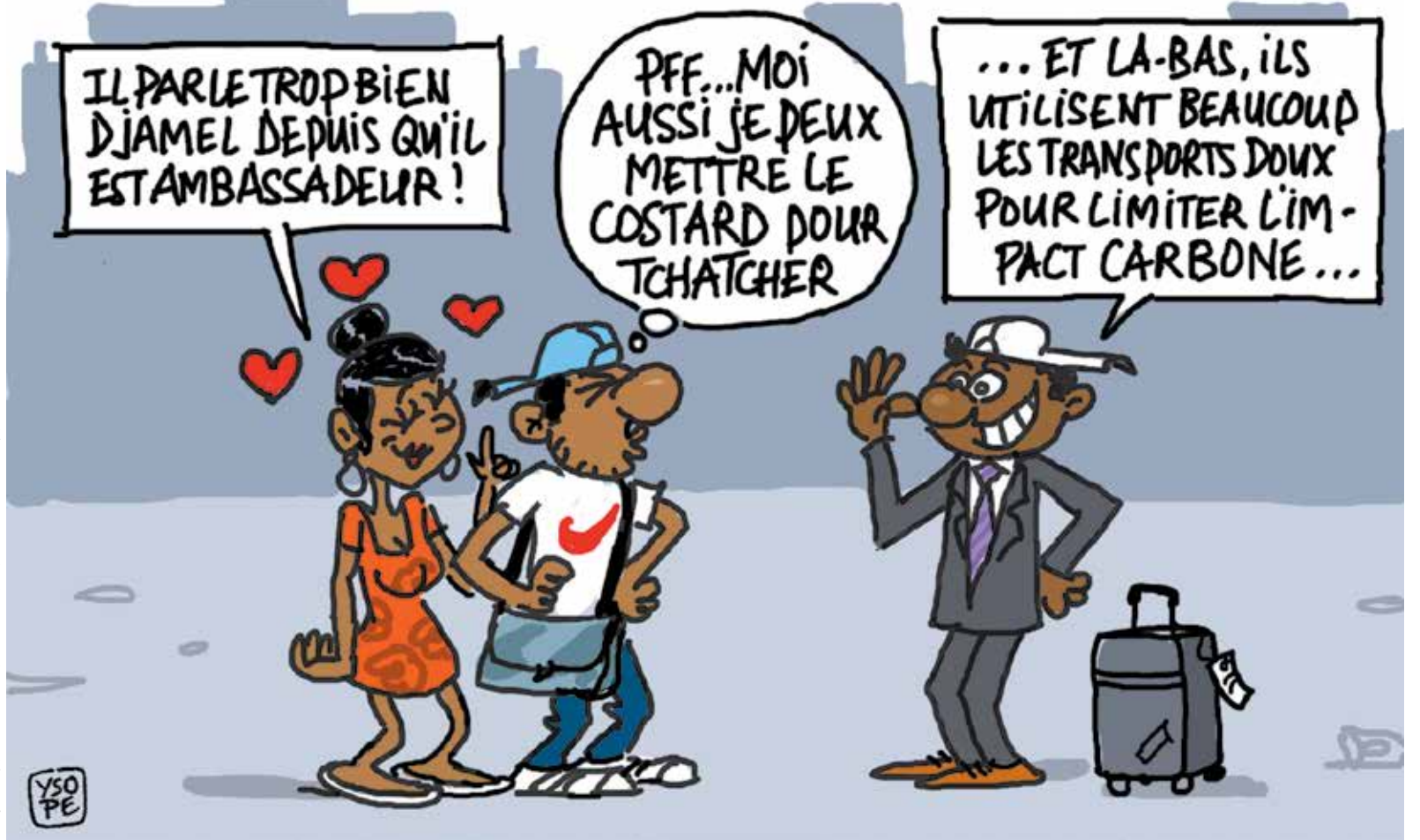
« J'ai envie de voyager, je sais que maintenant je peux aller partout »

« Cet été on est parti à Bizerte pour un échange autour de la danse. C'était nickel ! C'était la première fois que je parlais en Tunisie. Au début du séjour, on a fait des jeux pour apprendre à se connaître. Les Tunisiens parlaient bien français, et nous on connaissait quelques mots d'arabe. On a dansé, on a appris quatre chorégraphies différentes. On a aussi fait des sketches autour de la citoyenneté et du droit de vote. Pour les Tunisiens, c'est une question importante. Je m'imaginais qu'il y aurait plus de différences culturelles entre eux et nous, mais en fait non. Les Tunisiens étaient très accueillants, on était tous soudés. C'était trop bien ! J'aurais adoré rester là-bas plus longtemps. Cette expérience m'a donné envie de voyager, je sais que maintenant je peux aller partout. Et pourquoi pas créer mon propre projet. Je suis en première année de médecine, je pourrai peut-être me servir de mon métier pour voyager, dans les pays anglophones ou en Turquie, d'où je suis originaire. »

Berfin, 18 ans, Les Musardises

« C'était la première fois que je sortais de la France »

« On est parti en avril, c'était la première fois que je sortais de



la France. Ce qui m'a plu c'est d'échanger avec des gens qui ne parlaient pas la même langue que moi. On a fait des ateliers autour du développement durable, et les Allemands sont beaucoup plus avancés à ce niveau-là. Par exemple, dans la ville où on était il n'y avait pas de voitures en centre ville, ils utilisent beaucoup le train et le vélo, pour limiter l'impact carbone. Au niveau du recyclage des déchets, ils ont des poubelles de tri comme chez nous, mais mieux développées. Et quand ils achètent une bouteille d'eau, même en plastique, elle est consignée et ils récupèrent un peu d'argent dessus s'ils la ramènent. C'est différent là-bas, par exemple ils mangent salé au petit déjeuner et ils n'ont pas école l'après-midi, ils font du sport.

Ce voyage m'a donné envie d'en faire d'autres. J'adorerais partir en Grèce, c'est beau là-bas ! Ou faire des chantiers solidaires en Afrique et au Maghreb. Je suis en seconde, je ne sais pas encore quel métier j'aimerais faire mais quelque chose dans le social ça me plairait bien. »

Mounir, 15 ans, Kléber

Propos recueillis par
Samantha Rouchard

« Ce sont les petites pierres qui font les montagnes »

Grâce au projet J2R, et aux ateliers thématiques tout au long de l'année, ceux qui encadrent les jeunes, qu'ils soient animateurs ou directeurs de structures les voient évoluer, devenir plus matures et responsables. Le pari semble alors gagné. Paroles d'encadrants.

« On voit les jeunes s'affirmer »

« Je me sers énormément de ces ateliers tout au long de l'année. Les jeunes de Kléber sont sensibles aux thématiques abordées car on travaille sur ces questions-là même pendant les vacances scolaires. Ça nous permet de les voir s'affirmer. Parce que beaucoup d'entre eux prennent aujourd'hui la parole alors qu'au début ils n'étaient pas à l'aise. Ils arrivent à confronter leurs points de vue et à aller plus loin dans leurs réflexions. Ça me permet à moi aussi d'être à l'aise sur les sujets abordés et d'ouvrir vers d'autres problématiques. »

Titus, animateur, Kléber

« Plus ils vont oser prendre la parole, moins ils auront peur »

« Au début c'est compliqué, mais en fin d'année on s'aperçoit que l'élocution, la prise de parole et la prise d'initiative sont énormes. C'est ce qu'on vient chercher. On survole parfois les sujets qu'on aborde mais quand on a vraiment besoin d'appui on fait venir des techniciens, comme sur l'égalité homme-femme. La prise de parole, ça peut paraître anodin, mais c'est ce qui manque. Rien que le fait de dire qu'on va participer à un ciné-débat, pour eux ce mot est violent. Car

on sort de la cité, où on se sent bien et où on n'est qu'avec des gens qui nous ressemblent, on se retrouve là avec d'autres jeunes, qu'on ne connaît pas mais qui sont quand même comme nous. On ne va pas les amener directement dans un séminaire avec des costards-cravates, on y va doucement. Acter ses paroles et les partager en groupe, ce n'est pas évident. Un des jeunes vient de me dire qu'il était complètement bloqué pendant le débat et qu'il n'arrivait pas à parler. Tout ça passe par du lien, plus on est à l'aise plus il est facile de parler. Je ne veux pas qu'ils servent de vitrine. On s'en fout des mots et du vocabulaire. Plus ils vont oser prendre la parole, moins ils auront peur. Ça peut prendre du temps, mais je suis ravi des graines que l'on sème. »

Djelloul Oualet, La Gavotte-Peyret. Président d'Animateurs sociaux urbains sans frontières

« Ce sont les petites pierres qui font les montagnes »

« On se rend compte après tous ces ateliers qu'il y a une réelle sensibilisation à faire. À commencer par nous. On n'est pas éduqué à certains processus, notamment le développement durable. Il faut qu'on apprenne ensemble à sortir du système de consommation. Ça nous fait réfléchir sur le comportement à

avoir dans telles ou telles circonstances. Et de ne pas banaliser certaines choses. Ça permet surtout de mettre en place des projets avec les jeunes, qui doivent se poursuivre dans le temps. C'est un travail de longue haleine, on ne voit pas les résultats de suite. Ça peut prendre deux, trois ans. Ce qui est intéressant c'est de travailler une notion et d'aller voir ailleurs, dans d'autres pays, comment ça fonctionne pour essayer de réaliser à notre niveau ce que l'on fait. Les chantiers internationaux, ça sert d'électrochoc aux jeunes, ils prennent conscience de leurs qualités, ils se sentent utiles. Au retour ils essaient de mettre en pratique ce qu'ils ont appris, parfois c'est compliqué car la réalité reprend vite le dessus. Mais il faut bien partir de quelque chose car ce sont les petites pierres qui font les montagnes. »

Bilel Aouni, animateur, responsable du secteur jeunesse, La Solidarité

« Tant qu'on peut, on ne lâche pas »

« Ma principale préoccupation c'est de ne pas les voir traîner dans le quartier. Parce qu'au bout d'un moment ils ont un souci de vocabulaire pour s'exprimer et du coup ils ont peur de sortir de la cité, peur d'être jugés. Ce qui est positif c'est que ces jeunes sont souvent en demande. Et la nouvelle génération a envie de participer aux sorties et aux projets. Une fois, on m'a dit :

« Ça fait des années que tu veux en faire des chevaux de course, mais tu vas trop loin dans leurs capacités. » Non je ne vais pas trop loin ! Je le sais, tant qu'ils répondent c'est l'essentiel. Moi j'ai grandi dans les quartiers et j'avais des animateurs qui essayaient de nous tirer vers le haut. Peut-être que je vis dans un monde de bisounours mais j'y crois. Tant qu'on peut, on ne lâche pas. »

Samia, médiatrice scolaire et adulte relais, La Gavotte-Peyret

« Ils sont devenus plus matures »

« On observe beaucoup les jeunes lors de ces ateliers, ça nous permet ensuite de retravailler des points importants avec eux. Les journées de préparation sont des expériences fortes pour eux comme pour nous. Je constate qu'ils sont devenus plus matures dans leurs comportements. Lors du voyage en Tunisie, ils se sont montrés solidaires des autres jeunes, ils ont su mettre leurs avantages en commun, c'est une preuve d'intelligence. Leur façon d'être aux autres évolue avec le temps, en mieux. »

Sonia, animatrice, coordinatrice jeunesse, Les Musardises

Propos recueillis par S. R.